

Entretien avec Férid Boughedir

Clément Tapsoba

Volume 10, numéro 3, avril-mai 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/34133ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Tapsoba, C. (1991). Entretien avec Férid Boughedir. *Ciné-Bulles*, 10(3), 19–21.

« La caméra à hauteur d'enfant. »

Férid Boughedir

par Clément Tapsoba

Que faire pour découvrir comment sont faites les femmes quand on est un jeune garçon de 12 ans et qu'on vit dans une civilisation où elles sont voilées jusqu'aux yeux ? Cette question pourrait résumer le récent film du réalisateur tunisien Férid Boughedir, **Halfaouine ou l'enfant des terrasses**. À travers les tribulations de Noura, le héros du film, Boughedir nous parle du passage tragi-comique de l'enfance à l'adolescence dans la société maghrébine. Sélectionné en 1990 pour la Quinzaine des réalisateurs au Festival de Cannes et projeté avec succès sur les écrans parisiens, **Halfaouine ou l'enfant des terrasses** est l'événement cinématographique de l'année en Tunisie. Il a remporté de nombreux prix dont le grand prix du Festival du cinéma méditerranéen de Valencia en Espagne. Lors des récentes Journées cinématographiques de Carthage, il a remporté le Tanit d'or, le prix d'interprétation masculine et plusieurs prix parallèles. Le réalisateur était invité à présenter son film à Montréal aux septièmes Journées du cinéma africain.

Ciné-Bulles : À quoi attribuez-vous le succès que remporte **Halfaouine** depuis sa sortie ?

Férid Boughedir : Ce qui arrive à ce film est un peu inespéré. Quand je l'ai écrit, j'ai essayé de parler le plus simplement, le plus honnêtement possible d'une réalité locale. Je croyais faire une œuvre intime en parlant du monde qui m'entoure, de la société nord-africaine vue par le biais du microcosme où vit un enfant. Etc'est parce que le film reflète très fidèlement le mode de vie presque quotidien du quartier Halfaouine, un quartier populaire de Tunis, que même les Japonais l'ont acheté à Cannes. Je m'aperçois que plus on est local, plus on est universel. C'est la spécificité d'une culture qui fait son universalité.

Beaucoup de films ont déjà montré une culture locale ; je crois que la force de **Halfaouine** réside dans le fait qu'il ne le fait pas de façon artificielle. C'est un film à plusieurs niveaux, à plusieurs tiroirs ; l'histoire, qui concerne tous les enfants du monde, illustre le passage de l'enfance à l'adolescence. Seulement, j'ai voulu montrer que ce passage se fait de façon très différente ici par rapport aux autres pays du monde. Pour nous, les hommes maghrébins, lorsqu'on quitte le monde de l'enfance pour intégrer celui des adultes, en fait, on laisse le monde des femmes pour rejoindre celui des hommes. Il s'agit de deux univers extrêmement différents.

Au Maghreb, la société des femmes est très séparée de celle des hommes ; il y a un fossé entre elles. À tel point que chacun de ces mondes a pratiquement sécrété une culture spécifique : les femmes ont, par exemple, un vocabulaire que les hommes n'emploient pas. Les maisons appartiennent aux femmes, les hommes n'y fraient pas car ils risquent de se faire traiter de femmelettes. La rue et les cafés sont le domaine des hommes ; les femmes ne vont pas au café, ne traînent pas lorsqu'elles vont faire les commissions, ne s'installent pas dans la rue. Les deux univers sont différents, ce qui ne veut pas dire qu'ils soient imperméables. Au contraire, il y a des lieux de passage, mais seul l'enfant a le droit de passer entre ces deux mondes ; il y circule librement jusqu'au moment où l'on juge qu'il est trop grand pour demeurer dans l'univers des femmes.

C'est pour cette raison que la scène clé du film est celle où Noura est chassé du hammam des femmes, le bain maure, parce qu'il a grandi. J'ai essayé de filmer cette scène de façon presque mythique comme s'il s'agissait d'Adam expulsé du paradis. C'est un peu le paradis, le monde des femmes : un monde plein de tendresse, de douceur, un monde où l'enfant est pris en charge complètement. Tandis que dans le monde des hommes, celui de la rue, il faut s'endurcir. Tout en racontant une histoire pleine d'humour, de légèreté, j'ai essayé de montrer que ce n'est pas facile de grandir et qu'on passe parfois des moments difficiles, douloureux.

Ciné-Bulles : **Halfaouine ou l'enfant des terrasses** exprime-t-il suffisamment l'idée que vous vous faites du cinéma, de son rôle ?

Férid Boughedir : Le cinéma est un art complet. Hélas, beaucoup de gens se satisfont un peu trop facilement de la superficialité. Le cinéma qui brasse la vie doit être aussi profond que la vie ; et si on veut

Clément Tapsoba est critique de cinéma au Burkina Faso. Il couvre le cinéma africain depuis plusieurs années pour le quotidien *Syddaja*.



Férid Boughedir s'est fait connaître depuis plusieurs années, comme l'un des critiques cinématographiques les plus renommés d'Afrique et du monde arabe. Ses nombreux articles et ouvrages sur l'histoire des cinémas africain et arabe l'ont conduit à réaliser deux documentaires, tous deux présentés en sélection officielle au Festival international du film de Cannes en 1983 et 1987 et qui font, aujourd'hui, figure de référence. Il a été l'assistant d'Alain Robbe-Grillet et d'Arrabal. Il est né et vit à Tunis. **Halfaouine** est son premier long métrage de fiction.



La scène du hammam

creuser plus profond et trouver une explication presque psychanalytique à ce qu'on raconte, il faut que l'histoire soit juste, qu'elle soit liée à la culture du pays. Le cinéma pour moi n'est pas un outil politique. En Tunisie, du fait qu'il n'y avait pas de moyen d'expression politique, beaucoup de gens l'ont perçu ainsi. Je ne suis pas contre le cinéma politique, mais je pense que le cinéma est beaucoup plus riche que cela, puisqu'il peut parler d'identité. L'écran de cinéma est comme un miroir en face de soi. Jusqu'à présent, en Tunisie, on a toujours regardé les images des autres. On ne peut donc pas, quand on fait enfin son propre film, présenter un miroir superficiel. Il est important qu'il y ait une sorte de dialogue entre le film et soi.

Ciné-Bulles : *Halfaouine* bat tous les records d'entrée en Tunisie en ce moment. Cependant, on vous reproche d'avoir avili la femme maghrébine en vous introduisant avec votre caméra dans les hammams.

Férid Boughedir : Mon film est presque devenu un événement culturel, au sens large. Quand un film a un tel succès, il est normal qu'il y ait des grincements de dents. J'ai montré le film devant l'Union des

femmes de Tunisie qui sont venues massivement pour débattre du film. Elles n'ont évidemment pas été choquées, ni étonnées par les scènes où l'enfant va au hammam avec les femmes. Ce sont les hommes qui ont été dérangés. Pas tous heureusement ; il y en a qui trouvent le film sympathique, qui savent que c'est une comédie, et qui osent dire que les scènes du hammam, qui ne durent que huit minutes, ne devraient pas dominer les débats au détriment d'une heure d'images pleines d'humour et de regards justes sur notre société.

Les grincheux me reprochent de dévoiler la femme. Ils oublient que ce n'est qu'un film ; ce sont des artistes, des figurantes qui y jouent. Un film est une oeuvre d'art, ce n'est pas un slogan, un discours. À mon avis, un film qui ne dérange pas sa société n'est pas un film juste. Il y a un double mouvement dans tout film. Je crois qu'il faut un mouvement de reconnaissance directe du spectateur de sa société. Bien évidemment, se contenter de cela équivaudrait à tomber dans de la flatterie. Chaque film devrait repousser d'un millimètre les bornes de la censure ou celles du consensus social. C'est ce qui fait aussi réfléchir la société.

Filmographie de
Férid Boughedir :

- 1975 : *le Pique-nique* (c.m.)
- 1983 : *Caméra d'Afrique*
- 1985 : *Cinéma de Carthage*
- 1987 : *Caméra arabe*
- 1990 : *Halfaouine ou l'enfant des terrasses*

Or, le cinéma filme la vie telle qu'elle est et cette vie n'est pas conforme aux règles. Au contraire ! D'une part, il y a les interdits, les dogmes, les tabous que toute société crée ; d'autre part, il y a la vie. J'ai voulu montrer que la vie chez nous est plus forte que les dogmes.

De tout temps l'homme a eu l'habileté de contourner les interdits ; en Tunisie les femmes continuent de transgresser, de façon subtile et intelligente. La liberté existe toujours. Dans aucune société au monde le dogme et la vie ne font qu'un, il y a les textes et il y a ce que l'homme en fait. Le cinéma est là pour fixer ce génie humain avec tout ce qu'il comporte comme transgression, comme adaptation. Moi, je n'ai montré que des faits : j'ai vécu la moitié de ce que je montre, le reste, je l'ai vu. Tous les personnages décrits dans le film ont existé, ce sont des gens de mon quartier, ni bons ni méchants, pleins de qualités et de défauts. J'ai essayé de montrer que, malgré tout, la joie ou l'humour dominaient dans la société tunisienne ; le sourire est une philosophie.

Ciné-Bulles : *Halfaouine* serait donc autobiographique ?

Férid Boughedir : Oui, à moitié. La famille dont il est fait cas n'est pas ma famille. Moi je viens d'un milieu de gens lettrés ; mon père est doyen des journalistes tunisiens en exercice, écrivain, dramaturge, mon grand-père était libraire. Je n'ai pas eu ce père violent qu'on voit dans mon film, mais je l'ai vu partout autour de moi. J'ai vu des dizaines de fois des pères qui ne communiquent pas avec leurs fils, qui croient qu'on peut élever un enfant uniquement par les coups. **Halfaouine** est la somme de choses vues, observées ou vécues, je n'ai rien modifié, rien exagéré. J'ai voulu dévoiler l'intimité de ma société, faire voir comment elle fonctionne. Quand on l'observe de l'extérieur, on l'imagine très rigide, très fermée alors qu'elle est plus tolérante qu'on le croit généralement, plus gaie aussi. Cet aspect étonne beaucoup, je l'ai vérifié en France.

Ciné-Bulles : Pensez-vous par conséquent que votre film pourrait contribuer à présenter une image positive de la société arabe maghrébine ?

Férid Boughedir : Je l'espère. Un article du *Nouvel Observateur* dit : « Au fond, nous sommes tous des enfants d'**Halfaouine** ». C'est une phrase magnifique ! Il y a en France un racisme anti-Arabs assez fort, porté au paroxysme par la crise du Golfe. Pour les Français, voir des Arabes chaleureux, sympathiques, souriants, qui plaisantent, qui sont des êtres

humains, je crois que cela représente un soulagement. Ils se disent qu'au fond les Arabes sont des gens proches d'eux, qu'ils ne sont pas des monstres, des fanatiques, des violents. On croit toujours l'autre très différent. **Halfaouine** montre que les Arabes sont proches de tous les autres peuples.

J'ai d'abord fait **Halfaouine** pour le public tunisien, mais je suis très heureux de voir qu'il permet à d'autres peuples de nous découvrir. C'est une victoire pour tout cinéaste. Quand dans la rue quelqu'un vous embrasse et vous dit merci pour une heure trente de bonheur, je crois que cela vaut toutes les médailles du monde. Imaginez-vous que **Halfaouine** est mon premier long métrage de fiction, j'ai 45 ans, je l'ai écrit en 1982 et tourné seulement en 1989 ! J'avoue que l'accueil qui lui est réservé me fait penser que l'un des buts de ma vie a été atteint : réaliser un film qui touche le public en lui parlant de lui-même, et non en lui vendant un produit purement commercial.

Ciné-Bulles : Votre formation de critique de cinéma vous a-t-elle aidé pour la réalisation de votre film ?

Férid Boughedir : Cela m'a servi et desservi. Les films des critiques ne sont pas toujours de bons films par le fait qu'ils font trop de références. Mon premier effort a été de me vider le cerveau de tout mon bagage critique ; je ne voulais pas imiter Wenders ou tout autre cinéaste que j'admire. Je me suis mis simplement dans la peau de l'enfant que j'ai été, j'ai mis la caméra à hauteur d'enfant. Je crois que le film fonctionne à cause de cela. Mon expérience de critique m'a servi à éviter certains défauts ; dans chaque scène, je faisais très attention à ne pas tomber dans la vulgarité, dans le schématisme et la lourdeur.

J'ai cherché à maintenir un équilibre entre l'humour, qui permet l'observation sociale, et l'émotion qui se dégage de l'histoire. Dans la scène où l'enfant est rejeté du hammam, par exemple, j'ai voulu garder à la fois le côté léger et drôle, sans escamoter la profondeur de l'émotion.

Une phrase d'Elie Faure, l'historien de l'art français, définit bien le cinéma que j'admire : « Charlie Chaplin est un des plus grands hommes du cinéma parce que c'est le seul qui est capable dans la même pirouette d'exprimer à la fois la douleur et la joie d'être au monde. » Réussir à faire rire et susciter en même temps les pleurs, c'est très rare au cinéma. Si je réussis à faire cela dans mes prochains films, je serai très fier. ■



Selim Boughedir dans *Halfaouine*